

Traduire l'étranger

De Mau Tempo no Canal à Gros Temps sur L'archipel

DOMINIQUE FARIA
(*Universidade dos Açores*)

Résumé

Cet article traite de la traduction française du roman portugais de Vitorino Nemésio, *Mau tempo no Canal* (1944). Dans cet ouvrage, l'auteur açoréen présente un portrait de la société et de la culture de l'archipel des Açores du début du vingtième siècle. La traduction étant un moyen privilégié pour faire connaître l'étranger, il s'agit d'étudier les options de traduction adoptées dans la version française (1988). Deux groupes de traits caractéristiques sont pris en considération : les représentations des parlers régionaux et les descriptions des festivités des îles.

Mots-clés : traduction, étranger, Vitorino Nemésio, Açores, roman contemporain.

Abstract

This paper studies the French translation of the Portuguese novel *Mau tempo no Canal*. In it, the Azorean author Vitorino Nemésio thoroughly describes the society and the culture of the Azorean archipelago from the beginning of the twentieth century. Translation being a privileged way of making what is foreign known, the purpose of this study is to identify which translation options were made in order to determine if the specificities of the Azorean living was conveyed to the francophone reader. Two groups of traits were taken under consideration: the representation of regional ways of speaking and the descriptions of the Azorean festivities.

Keywords : translation, foreign, Vitorino Nemésio, Azores, contemporary novel.

Les Açoréens, des Étrangers dans leur propre pays

Mau tempo no canal (1944) est l'ouvrage le plus célèbre et le plus traduit de Vitorino Nemésio. L'auteur açoréen ne se contente pas d'écrire une histoire fictionnelle ou d'ourdir une fine intrigue, il brosse le tableau de la société et de la culture de l'archipel des Açores au cours de la première moitié du vingtième siècle. Le roman explore ainsi des traits du vécu açoréen souvent impalpables : le sentiment d'isolement, une perception de la durée associée à l'idée de torpeur, le rapport sentimental à la géographie des îles. L'œuvre abonde néanmoins en repères culturels explicites, notamment en références géographiques, en descriptions de fêtes populaires, de vêtements et de parlars régionaux.

Ce sont ces éléments, caractéristiques d'une région, qui résistent le plus à l'épreuve de la traduction. Lorsque la compréhension du texte repose sur des vocables qui n'existent guère dans la langue d'arrivée et qu'elle exige du lecteur une connaissance de rituels et de perceptions du monde autres, le traducteur se trouve devant une responsabilité accrue. La traduction reste, toutefois, l'un des moyens dont dispose une culture régionale, comme l'est celle des Açores, pour se faire connaître. Et ce d'autant plus que les Açoréens se sentent doublement étrangers : ils sont perçus en tant que tels non seulement ailleurs, mais aussi dans leur propre pays. De fait, les Portugais du continent méconnaissent très souvent les coutumes et la géographie des îles et ils semblent incapables de pénétrer le parler des autochtones¹. Nemésio le savait lui qui, tout en s'adressant à un public portugais, a truffé son texte de dispositifs généralement associés à la traduction ou à l'analyse critique, tels que notes de bas de page et italiques.

Dans *Mau tempo no canal*, deux lignes de références culturelles résistent au passage linguistique et jouent un rôle crucial dans le caractère d'étrangeté auquel est renvoyé le peuple açoréen : la reproduction des parlars régionaux et les descriptions des festivités traditionnelles. L'analyse du traitement subi par ces deux ensembles dans la version française du roman, publiée en 1988, permettra de saisir les stratégies de traduction adoptées : font-elles connaître au public francophone le vécu açoréen ou diffusent-elles l'idée que les parlars et les rituels ne diffèrent guère de ceux qui sont en vigueur ailleurs, notamment au Portugal ?

¹ Il suffit de rappeler que les propos des Açoréens sont, dans des programmes des chaînes de la télévision nationale, généralement accompagnés de sous-titres en portugais.

La promotion de la littérature nationale et la publication de *Gros Temps Sur L'Archipel*

Plus qu'une question linguistique, la traduction est le résultat des rapports de force entre deux cultures en contact et entre les entités qui les représentent. Ces entités prennent la plus importante des décisions : élire les ouvrages qui seront (ou ne seront pas) traduits. Dans ce processus, si l'on suit le tableau des organismes de poids dressé par André Lefevère², ce sont les mécènes qui ont eu, semble-t-il, un rôle décisif dans la version française du roman de Nemésio.

Gros temps sur l'archipel a été appuyé par deux mécènes dont la mission est fondamentale pour la traduction : le Centre National des Lettres en France ; la Fondation Calouste Gulbenkian au Portugal. De plus, l'ouvrage a été édité par les Éditions de la Différence, une maison qui s'est intéressée, dès 1986, aux auteurs portugais produisant une littérature réputée de qualité. Son catalogue compte, à ce jour, près de 1900 ouvrages. C'est une maison d'édition périphérique qui s'adresse à un public spécialisé et qui ne vise pas que la rentabilité.

Quant à la traductrice, Denyse Chast, peu d'informations sont disponibles sur son travail. Une recherche sur internet montre qu'elle a traduit des ouvrages brésiliens et des textes de droit ; ce n'est pas une traductrice de renom. La préface de la version française a d'ailleurs été confiée à l'auteur portugais Vasco Graça Moura et non au traducteur, contrairement à la version anglaise³. Ces données semblent suggérer que l'auteur et son travail ne sont pas très connus en France (autrement la traduction aurait été attribuée à un traducteur renommé), ce qui ne fait que souligner le rôle des institutions qui ont soutenu cette traduction.

À en croire Gisèle Sapiro « les organismes étatiques de promotion des cultures nationales tendent désormais, dans nombre de pays, à se transformer en agents littéraires intervenant auprès des acteurs du marché du livre »⁴. La publication de ce roman açoréen illustre bien cette attitude nouvelle. L'existence d'une maison d'édition, dont le but est d'introduire des ouvrages de littérature portugaise en France, a été un autre élément moteur.

² André LEFEVERE, « Introduction », A. LEFEVERE (éd.) *Translation, history, culture*, Londres, New York, Routledge, p. 1-13 (la citation, p. 6).

³ Dans la préface de l'édition anglaise, le traducteur et chercheur Francisco Cota Fagundes présente l'œuvre de Nemésio et justifie ses choix de traduction.

⁴ Gisèle SAPIRO, *Translatio. Le marche de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS éditions, 2008, p. 13.

Dis-moi comment tu parles, je te dirai qui tu es : traduire des particularités linguistiques

Mau tempo no canal brosse le portrait d'une société très stratifiée, celle du début du vingtième siècle dans l'archipel des Açores. Les Clarks et les Dulmos sont des familles d'origine aristocratique, tandis que les Garcias représentent une nouvelle bourgeoisie en ascension, économiquement puissante, mais désireuse d'obtenir le prestige et le respect dont jouissent ces deux anciennes familles. À l'autre bout de l'échelle, il y a les plus pauvres qui partagent le même espace physique mais qui habitent un monde complètement différent ; ce sont surtout des pêcheurs de baleines et des domestiques.

Les portraits physiques sont peu nombreux, aussi la façon de s'exprimer des personnages devient-elle un trait de distinction majeure. Dans l'univers des Clarks et des Dulmos, on parle un portugais standard, ponctué par un grand nombre de vocables en français et en anglais. C'est une caractéristique de ce groupe social. Si les mots anglais apparaissent dans le texte, ce sont les vocables français qui sont les plus nombreux, surtout lorsqu'il s'agit de nommer les objets dont s'entourent les personnages. L'« *espelinho bisauté* », la « *robe de chambre* » et le « *voltaire de juta* »⁵ en sont de parfaits exemples. L'héroïne du roman, Margarida Dulmo, trahit d'ailleurs la fonction de ce lexique étranger au sein de la haute société de l'île de Faial :

A dois passos de si estava a mãe sentada, apoiada no *prie-Dieu*. Margarida reparou na tolice daquele nome dado lá em casa ao genuflexório; mas era assim... [...] Metade das suas coisas tinham assim nomes falsos; ou elas é que eram postiças?⁶

Sa mère était assise à deux pas d'elle, s'appuyant au *prie-Dieu*. **On avait adopté le mot français** chez eux et cet usage parut absurde à Margarida. [...] La moitié des objets avaient ainsi des noms faux ; ou étaient-ce les choses qui étaient artificielles ?⁷

La jeune Margarida rattache ainsi le lexique étranger à l'idée d'artificialité et de fausseté. C'est un élément essentiel du monde, fondé sur les apparences, auquel appartiennent les familles de souche aristocratique. Sa présence vise d'ailleurs à rehausser, si ce n'est à masquer, une existence marquée par la décadence (le père de l'héroïne, Diogo Dulmo, en est une bonne

⁵ Vitorino NEMESIO, *Mau tempo no canal*, Lisboa, Relógio d'Água, 2004 (édition utilisée) ; traduction française, *Gros temps sur l'Archipel*, (traduit par Denyse Chast), Paris, Les éditions de la Différence, 1988. Respectivement citations pour la version portugaise et pour la traduction : p. 336 / 389 ; p. 41 / 35 ; p. 37 / 31.

⁶ *Ibid.*, éd. 2004, p. 150.

⁷ *Ibid.*, éd. 1988, p. 174-175.

illustration, puisque sa vie d'excès a mené sa famille à la ruine). En utilisant des termes anglais et français, ces familles veulent prouver qu'elles partagent, même si ce n'est que par des effets de langage, l'élégance alors associée aux villes de Londres et de Paris.

L'abondance de mots français est toutefois une caractéristique difficile à rendre. Dans la version française, cette caractéristique des familles les plus respectables de l'île de Faial est souvent effacée. Ainsi les objets français cités plus haut sont-ils présentés sans changement aucun et sans que leur statut « étranger » soit visible. C'est la stratégie d'ordinaire choisie par la traductrice, sauf quand le maintien du terme étranger, signalé comme tel, est essentiel pour la bonne compréhension du passage. Dans l'extrait analysé précédemment, le statut du mot est triplement souligné : il est présenté en italiques ; la traductrice ajoute un pan de texte (ici en gras) ; une note précise encore que le mot est « en français dans le texte ». Conséquence : si le lecteur portugais peut voir dans cet effet de langage un trait distinctif des élites de l'île de Faial, le lecteur francophone ne peut le saisir que de façon sporadique (trois uniques occurrences dans l'ensemble de l'ouvrage).

Bien qu'appartenant à la haute société, Margarida Dulmo est l'élément qui relie les deux univers du roman car elle s'intéresse particulièrement aux pauvres. Cette complicité est nette dans plusieurs épisodes : avec des domestiques de la famille qui l'ont vue grandir⁸, mais aussi avec des inconnus⁹. Le contact entre Margarida et les plus démunis se manifeste aussi au plan linguistique, comme dans cet extrait où, en s'adressant au pêcheur Père Amaro, Margarida change sa façon de parler :

A Fé...e a Esperança! O ti Amaro nunca viu uns quadros enfaiscados, destes de *puinduirar*...? – (Margarida, quase sem dar por isso, não sabia falar com gente desta senão na língua comum) – ... que têm três meninas pintadas de cabelo caído e um cotão de cada cor...?¹⁰

La Foi et l'Espérance! Inconsciemment, dès que Margarida s'entretenait avec un homme du peuple, elle adoptait sa façon de parler : Avez-vous déjà vu de ces images encadrées, de celles qu'on suspend, un de ces tableaux qui représentent trois jeunes filles, les cheveux sur les épaules, chacune avec une robe de couleur différente ?...¹¹

⁸ Lorsque son domestique Manuel Bana tombe malade, et qu'on pense qu'il a peut-être la peste, Margarida préfère rester à son chevet plutôt que de le laisser seul.

⁹ Lors de son court séjour sur l'île de São Jorge, Margarida décide de faire une visite à Cândida Furoa, domestique de la maison dans laquelle elle séjourne, qui lui raconte sa vie misérable.

¹⁰ Vitorino NEMÉSIO, *Mau tempo*, op. cit., p. 274.

¹¹ *Id.*, éd. 1988, p. 321.

Margarida emploie deux vocables régionaux (« enfaiscados » et « cotão »), dont le sens est éclairé par Nemésio dans une note de bas de page, et elle prend l'accent du peuple de Faial pour prononcer le mot « pendurar », ce que la version portugaise signale par l'usage de l'italique. Dans la traduction, ces régionalismes ne sont pas rendus, pas plus que l'italique et les notes d'auteur ; la traductrice fait le choix d'un français standard quelque peu maladroit (répétition « de ces », « de celles », « un de ces »). Il est vrai que la différence est mentionnée puisqu'on explique que Margarida adopte la façon de parler des « gens du peuple » ; il n'en reste pas moins que le texte a subi une correction linguistique.

Si les personnages les plus pauvres se distinguent par leur aspect physique, par leurs activités professionnelles et par leurs habitudes sociales, c'est leur parler qui les rend vraiment différents des autres habitants. Le trait le plus éclatant de cette différence est la prononciation, pleine de régionalismes, que l'auteur reproduit en changeant la graphie des mots (indiqué ici en gras) :

Im o sr. **Dòtor chigando**, a menina **ajunte** a sua **roipinha** é vaia e mais ele. **Mandaro** recado a minha irmã **prò** Capelo, como **ê** disse?¹²

Dès que **m'sieur** le Docteur arrivera, Mademoiselle ramassera ses petites affaires et partira avec lui. Avez-vous envoyé un message à ma sœur à Capelo, comme je vous l'ai dit ?¹³

Le texte portugais sonne étrangement et il est d'une lecture difficile, même pour les lecteurs des Açores, car nombre d'éléments sont orthographiés de manière incorrecte, transcrits presque phonétiquement. La lecture française, en revanche, ne soulève guère de problèmes ; la traduction a corrigé l'original et ne contient qu'un seul mot transcrit de façon erronée.

Cette même tendance guide le rendu d'un autre trait spécifique de ces personnages : les incorrections linguistiques. Ces dernières sont révélatrices des lacunes de leur éducation et de leur statut socio-économique. Or, dans la version française, ces incorrections sont généralement remplacées par des vocables du français standard (table 1).

¹² *Id.*, éd. 2004, p. 224.

¹³ *Id.*, éd. 1988, p. 263.

Table 1

Portugais standard	Texte de départ : Nemésio, éd. 2004	Texte d'arrivée : Nemésio, éd. 1988
Sexto	seistimo p. 186	sexagésime p. 216
Vá	vaia p. 224	partira p. 263
Excomungada	esquemungada p. 280	maudit bateau p. 326
Lobisomens	lambusães p. 294	loups-garous p. 340

La table 1 donne aussi le mot correspondant dans le portugais standard pour bien montrer que la version portugaise présente des difficultés de compréhension. Il en va de même pour le lexique régional, autre signe distinctif de ces personnages. Ce sont des vocables que les lecteurs portugais ne comprennent généralement pas, c'est pourquoi l'auteur les accompagne le plus souvent de notes de bas de page (c'est le cas de tous les exemples de la table 2). Là encore la traduction a préféré recourir au français standard.

Table 2

Portugais standard	Texte de départ : Nemésio, éd. 2004	Texte d'arrivée : Nemésio, éd. 1988
vestíbulo de casa açoriana	saguão p. 37	vestibule p. 31
Tonto	canoco p. 249	gâteaux p. 292
Trapaceiro	magolha p. 251	fourbe p. 293
Inhames	cocos p. 291	ignames p. 337

La note de bas de page est une particularité de ce roman car elle est rarement utilisée dans les fictions. L'insertion stratégique d'une note montre bien que l'auteur est soucieux de faire connaître le patrimoine de sa région et qu'il a conscience que bien des lecteurs portugais ignorent le sens des termes employés. Ce présupposé ne guide guère la version française. Les irrégularités linguistiques y sont remplacées par des mots inclus dans les dictionnaires. Nemésio introduit cinquante notes de bas de page dans son ouvrage ; la traductrice n'en reproduit que treize, présentées non comme des notes originales de l'auteur, mais comme des notes de traducteur. Dans la version portugaise, ces notes forcent le lecteur à prendre en compte la différence ; elles l'invitent à l'accepter et à s'enrichir à ce contact. Nemésio exige de son lecteur un effort pour

comprendre l'Autre. La traduction française attribue à son lecteur un rôle plus passif et plus confortable.

Les passages du roman portugais qui résistent à la lecture sont plutôt nombreux. Les épisodes dialogués, où interviennent les baleiniers de Faial, en sont une bonne illustration :

Nã sabes no que te metes!... Olha que daqui **inté á**'Velas ainda é um *estirão*! São caminhos de cabras... tudo *mistério*!... **Milaigre** é se há **ũa** casa **ò** **oitra po'riba** da rocha...E **antrar** na vila a esta hora, **co** esta menina... uns **proves** pescadores **comà** gente... sem **lovar ãa** boa *escopção vistida*...! **Io falá'** mal!...¹⁴

Te ne te rends pas compte des distances – pour aller à Velas, il n'y a que des chemins de chevrier... À peine une maison de-ci de-là, perchée sur un rocher... Et arriver au bourg à des heures pareilles, avec la petite demoiselle... de pauvres pêcheurs comme nous... en loques... ça ferait mauvaise impression !¹⁵

Les mots qui n'appartiennent pas au portugais standard sont indiqués dans le passage en langue portugaise : les vocables régionaux sont en gras et en italique (« *estirão* », « *escopção* », « *mistério* »), les accents régionaux en gras et soulignés (« **Nã** », « **ũa** », « **ò** », « **co** ») et, simplement en gras, les incorrections linguistiques (« **inté** », « **proves** »). Le lecteur portugais (y compris celui qui connaît la façon de parler de l'île de Faial) devra faire un effort pour décoder ce passage, tandis que le lecteur francophone a encore affaire à un texte qui ne lui offre pas la moindre résistance.

La traduction française de ce roman vient ainsi confirmer les remarques d'Antoine Berman sur la traduction de la prose fictionnelle dans le monde occidental : la tendance à uniformiser le discours en remplaçant les traits discursifs spécifiques par une langue standard¹⁶.

Il n'y a sans doute pas de solution idéale qui permette à un traducteur de reproduire un sociolecte dans une langue étrangère : maintenir les expressions et mots portugais en introduisant régulièrement des notes de traduction rendrait la lecture désagréable, le texte maladroit et peu efficace en termes de communication. Remplacer les caractéristiques de cet idiolecte par un registre aux connotations similaires, mais appartenant à la langue et à la culture d'arrivée, reviendrait à gommer un trait de culture et à le remplacer par celui d'une autre culture, avec le désavantage supplémentaire de niveler et uniformiser des sociolectes. À vrai dire, traduire revient

¹⁴ *Id.*, éd. 2004, p. 290.

¹⁵ *Id.*, éd. 1988, p. 336.

¹⁶ Antoine BERMAN, « Translation and the trials of the foreign », Lawrence VENUTI (éd.), *The translation studies reader*, London / New York, Routledge, 2000, p. 284-297 (la citation, p. 291).

bien souvent à accepter la perte. Il serait, toutefois, possible de conserver un pan de la différence en soulignant l'importance du lexique étranger dans la bouche des familles aristocratiques de Faial et en rendant les incorrections et les marques d'oralité des domestiques et pêcheurs. Or, dans *Gros temps sur l'archipel*, pêcheurs, domestiques et grands seigneurs s'expriment de manière très semblable.

Dis-moi comment tu fêtes, je te dirai qui tu es : traduire des rituels festifs

Les descriptions de festivités porteuses de traits spécifiques de l'Archipel sont moins fréquentes que les reproductions des traits linguistiques. Les rituels saisonniers jouent néanmoins un rôle capital dans la vie des îliens car ils viennent les arracher à la torpeur de leur quotidien.

Le Carnaval fait traditionnellement partie de ces festivités. Nemésio n'évoque dans son roman qu'un seul « assalto » de Carnaval ayant lieu pendant la « quinta-feira de amigas »¹⁷. Or les références à ce Carnaval, typiquement insulaire, disparaissent dans la traduction française qui remplace les deux expressions par « la semaine précédente » et « grand bal masqué »¹⁸. Dans la version portugaise, l'évènement est décrit avec force détails et l'on précise que, pendant la fête, les convives déguisés ont joué du piano, parlé et dansé chez des amis. Si la version française reproduit ces informations, les particularités de cette festivité ont disparu car elles sont rendues par des expressions génériques. Un « assalto » n'est pas un bal masqué : s'il a traditionnellement lieu chez quelqu'un, il n'est pas organisé par le maître de maison ; des amis arrivent sans crier gare en apportant le nécessaire pour faire la fête. De même, la « quinta-feira de amigas » (« le Jeudi des amies ») est une célébration caractéristique des Açores ; elle a lieu l'un des jeudis précédant la semaine du Carnaval et célèbre l'amitié entre les femmes (les autres jeudis précédents sont consacrés à la commémoration d'autres liens sociaux). La traductrice reproduit l'information essentielle à la compréhension du passage, mais elle efface des traits de la culture et de l'identité açoréennes.

Les « Festas do Espírito Santo » (Fêtes du Saint-Esprit) jouent un rôle fondamental dans le roman (l'auteur leur réserve un chapitre entier) et, très probablement, dans la vie des Açoréens. L'épisode au cours duquel Margarida participe aux commémorations organisées par son domestique, Manuel Bana, inclut une description fouillée de la façon dont les fêtes s'organisent,

¹⁷ Vitorino NEMÉSIO, *Mau tempo, op. cit.*, p. 119.

¹⁸ *Id.*, *Gros temps, op. cit.*, p. 138.

une réalité que le lecteur de la traduction méconnaît probablement, mais que la traductrice s'efforce de rendre perceptible. Rendre ce lexique spécialisé est un vrai défi, car les passages sont truffés de termes qui identifient les fonctions de chaque intervenant au cours de la cérémonie, les objets dont ils se munissent, les plats et desserts offerts aux convives. On constate que deux termes n'ont pas été rendus et que la traductrice a préféré conserver la version originale : « *Charamba* »¹⁹ et « *função* »²⁰. Une note explicative a été accolée à ce dernier mot : « fête donnée à la suite d'un vœu fait au Saint-Esprit ». On peut aussi relever un cas où la traductrice a choisi d'éclairer, au sein même du texte, le sens d'une expression : « *sexta-feira do bezerro* »²¹ devient « le vendredi où l'on tuait le veau »²². Ceci dit, la plupart des cas ont été rendus par des vocables ou par des expressions moins spécifiques (table 3).

Table 3

Texte de départ : Nemésio, éd. 2004	Texte d'arrivée : Nemésio, éd 1988
foliões p. 185	baladins p. 215
rosquilhas p. 185	galettes p. 216
alferes da bandeira p. 185	porte-étandard p. 216
rabeca do <i>Pezinho</i> p. 186	ménétrier p. 216
vereadores p. 186	échevins p. 216
cozido e alcatra p. 186	le pot-au-feu et le rôti p. 217
mestra da função p. 186	maîtresse de maison p. 217
«festa redonda» p. 187	bal p. 218

Remarquons que, dans le dernier exemple de cette table, le mot « festa redonda » — en français « fête ronde » — a été placé entre guillemets par l'auteur qui signale ainsi la spécificité de l'expression. Une « festa redonda » inclut, entre autres festivités, un bal. Il y a donc eu perte d'information en français. La traductrice a d'ailleurs recours au même procédé pour rendre l'expression « *touradas à corda* »²³. Il s'agit de courses de taureaux typiques de l'île Terceira : au cours de cette fête populaire, les taureaux sont attachés à des cordes et la population, à pied et en ronde, s'amuse à les provoquer. La traductrice remplace l'expression par « combats de

¹⁹ *Id.*, éd. 2004, p. 187 ; éd. 1988, p. 218.

²⁰ *Id.*, éd. 2004, p. 185 ; éd. 1988, p. 215.

²¹ *Id.*, éd. 2004, p. 186.

²² *Id.* éd. 1988, p. 216.

²³ *Id.*, éd. 2004, p. 149.

taureaux »²⁴, ce qui modifie le sens — il ne s'agit nullement de combats — et annule la spécificité de l'évènement.

Ce genre de solution a l'avantage de rendre le texte plus familier pour un lecteur français. Le suivi devient plus fluide, plus aisé et probablement plus agréable. Reste que des aspects spécifiques sont annulés et que ce genre de célébration pourrait dès lors avoir lieu dans n'importe quel endroit du monde.

La traduction, une médiation (imparfaite) entre cultures

Dans le monde globalisé qui est le nôtre, la traduction devient un moyen indispensable pour faire connaître l'Autre. La responsabilité du traducteur, en sa qualité de médiateur entre cultures, n'en est que plus grande. Évidemment, traduire signifie accepter l'idée que le travail reste imparfait et qu'il faut assumer les pertes.

La traduction de *Mau tempo no canal* ne fait pas exception à la règle. La version portugaise fait l'éloge de la différence et promeut une culture régionale ; ce sont les caractéristiques du vécu dans les îles des Açores que l'auteur a voulu privilégier. Nemésio a pris le risque de rendre son texte plus complexe en sollicitant davantage l'attention du lecteur. La traduction française gomme ces exigences au nom d'une plus grande lisibilité. Le texte que le lecteur français a sous les yeux est dès lors pour lui bien moins « étranger » que celui de Nemésio ne l'est aux yeux d'un lecteur portugais.

Il semble que, pour faire connaître et rendre intelligible l'Étranger et sa culture, la traduction en vienne toujours à domestiquer le texte de départ. Mais il est vrai que, sans le filtre de la traduction, l'Étranger resterait inconnu.

²⁴ *Id.*, éd. 1988, p. 174.